

Pitcairn

par Iketnuk Arnaq

Table

Pitcairn	1
Paris	2
Los Angeles	4
Tahiti	5
Picairn.....	17
Tahiti	24
Milan.....	25

J'ai accepté de passer quelques mois au Trempet, mais que l'on ne m'emmerde pas avec des contraintes. L'idée d'exode ne me déplaît pas, mais je ne veux absolument pas exoder pour aller sur « les lieux de l'enfance ou les endroits qu'on a toujours rêvé de visiter ou ayant une signification particulière dans notre vie », comme nous a suggéré Fiorenzo. Cher Fiorenzo, tes 100 000 \$ n'ont aucun besoin de cortèges et, moi, je n'ai besoin ni d'suggestions ni de commentaires et, surtout, je ne veux pas me justifier.

Faire comme les autres ? Non. Malgré l'âge, j'ai encore quelques résistances à moutonner. J'irai dans un endroit reculé, inconnu, où rien ne m'attire, où, si ce n'était de cette histoire d'exode, je n'irais même pas pour douze mille verges. Je sais que ma fidèle raison et le hasard sauront choisir un endroit dégueulasse parmi l'infinité d'endroits merdiques qui remplissent la planète.

La raison épaulée par le hasard a limité le choix aux petites îles, aux petitissimes, en vérité. Le hasard, secondé par l'histoire, m'a fait cadeau de Pitcairn.

Wikipedia :

« L'île de Pitcairn est située dans le centre de l'océan Pacifique Sud, à 2 075 km à l'ouest de l'île de Pâques et à 2 182 kilomètres à l'est-sud-est de Tahiti [...] seul

territoire britannique dans l'océan Pacifique. En tant qu'entité administrative, son nom officiel en anglais est Pitcairn Henderson, Ducie and Oeno Islands. [...] avec une population d'une cinquantaine d'habitants appartenant à neuf familles, elle est l'entité politique la moins peuplée du monde... »

Impossible d'obtenir quelque chose de mieux : « seul territoire... le moins peuplé au monde », avec un nom plus long que l'île elle-même... Et penser qu'il y a des gens qui ne croient pas que le hasard fasse bien les choses. (Entre nous, je peux les comprendre. Que du big bang le hasard ait fait sortir les humains montre qu'il peut aussi faire mal les choses.).

J'entends déjà les commentaires : c'est de la pure provocation, du Ik tout craché. Non ce n'est pas de la provocation. Oui, c'est du Ik tout craché, car Ik ne peut faire que du Ik. Ik n'a pas de prétentions intellectuelles. N'est pas un individu aux multiples facettes. Il est simple. Une sphère de pierre polie, qui roule sans amasser de mousse.

Pour vous pousser dans vos derniers stéréotypes, soutiens de vos vieux jours chancelants, je vais en rajouter. Pitcairn, c'est pas mal ? Non. Ce n'est pas pas mal. C'est de la merde. Mais la merde ne m'a jamais fait peur. J'y vais. Je gratte. J'y trouve. Et pour vous montrer ma drôlerie innée : je vous dis que je vais dans le *pit* où on ne dressera pas mon *cairn*. Pas drôle ? Et alors ?

Paris

Escale d'un jour à Paris. Que faire ? Pendant que les soixante-huitardes allumaient des feux de paille en portant l'imagination aux nues, certains fonctionnaires à l'imagination terre-à-terre ont tamisé la lumière en éloignant le ventre de Paris de son cœur. Ils n'ont rien trouvé de mieux que de transplanter le ventre à Rungis, un triste village à quelques pas d'Orly. Une dizaine d'années plus tard, l'économie a éteint la lumière en transplantant le cœur à l'aéroport CDG. Si on n'est pas un homme d'affaires, une escorte ou un touriste pourquoi aller dans une ville sans cœur et sans ventre ? Je décide donc de prendre une suite dans l'hôtel affichant le plus d'étoiles possible le nouveau cœur de la ville. L'hôtel Marriott, 4 étoiles, collé au terminal 2 et à 2 pas d'un McDonald, est un cadeau des cieux. Je m'installe dans une suite, sors ma tablette et passe quatre heures, submergé par les tentations de Saint-Antoine.

Je m'excite

Toutes celles que tu as rencontrées, depuis la fille des carrefours chantant sous sa lanterne jusqu'à la patricienne effeuillant des roses du haut de sa litière, toutes les formes entrevues, toutes les imaginations de ton désir, demande-les ! Je ne suis pas une femme, je suis un monde. Mes vêtements n'ont qu'à tomber, et tu découvriras sur ma personne une succession de mystères !

Je claque des dents.

Si tu posais ton doigt sur mon épaule, ce serait comme une traînée de feu dans tes veines. La possession de la moindre place de mon corps t'emplira d'une joie plus véhémement que la conquête d'un empire. Avance tes lèvres ! mes baisers ont le goût d'un fruit qui se fondrait dans ton cœur ! Ah ! comme tu vas te perdre sous mes cheveux, humer ma poitrine, t'ébahir de mes membres, et brûlé par mes prunelles, entre mes bras, dans un tourbillon ...

Je sors de ma Mariotte.

Vite, vite, un calmant. Vite, vite, une librairie.

« Calme-toi, je me dis, à la Fnac tu trouveras tout ce qui te remettra le cerveau à terre. » Je dois avoir l'air pas tout à fait normal, car, dès que je franchis le seuil, un employé boutonneux comme un cerisier en mars, à la voix melliflue d'un pédé en fin de carrière, me demande : « Ça va monsieur ? » Je lui réponds que ça va. Il insiste : « Vous êtes sûr, monsieur, que ça va ? » Que lui répondre ? D'aller se faire foutre ? Non. Mieux vaut jouer sur son terrain, et, d'une voix pateline, m'essuyant le front chargé de chagrins, comme un acteur qui ignore les vertus de la sobriété : « Rien n'est sûr dans notre vie, lorsqu'on aime les livres comme vous et moi. Rien n'est sûr, je vous assure ». Borné comme tout libraire qui se respecte, ignare de l'ironie, il me répond : « J'aime les gens comme vous qui aiment lire et ne se vautrent pas devant la télé. » Quelques contorsions verbales plus tard, je me libère de cet intrus et me mets à la recherche d'un sédatif.

Ostinato ? Trop écrit. Un Modiano ? Lequel ? N'importe lequel. Non, l'éternel problème du père, trop anodin. Modiano, c'est pour Fio ou Patxi. Kundera ! Oui, un bon Kundera. Après deux pages d'*insoutenable* fadeur, je m'endors. Réveil dans une mélasse kundérienne. Il faut sortir. Un festin chez McDonald et retour. Retour à *La tentation*. Nuit fort agitée. Je me lève à quatre heures. Je griffonne quelques lignes sans intérêt sur les gens qui ne cessent de seriner que la Fnac, comme aujourd'hui Amazon, a tué les petites librairies. Et

alors ? *Small is beautiful* ? Et non, camarades ! Vous êtes myopes, chères amies. *Beauty is everywhere* et pour le voir il suffit d'avoir une cervelle avec des yeux de lynx.

Los Angeles

Insupportables, les geignards qui trouvent dur de faire onze heures de vol sans escale. Surtout ceux qui, comme mon voisin de droite, cumulent jérémiades et butorderie. Mon voisin, Gilles, professeur de théologie à l'université Laval, me casse les couilles dès qu'il me voit tranquille à ne rien faire : les encycliques de Benoît XVI, le concile de Lyon, les pentecôtistes... Ne sachant quoi dire, je lui parle d'André Corten, un ami, gauchiste passé à l'étude des pentecôtistes en transitant par une période postmoderniste. Maudite langue, ne pouvais-tu pas dormir bien tranquille dans ta grotte humide et chaude ! Il le connaissait très bien et de cette connaissance sourdent des fleuves de mots qui sortent de leur lit devant le moindre obstacle. « Comment l'avez-vous connu ? Enseignez-vous à l'UQAM ? Est-ce que vous le voyez souvent ? » Rien à faire, même les questions débordent. Je m'accroche à une de ses questions pour aller sur un terrain qu'il ne connaît pas. « Vous êtes Québécois ? », qu'il me demande. Je lui réponds que je suis Eskimo et que je viens de la Terre de Baffin. Et à son commentaire : « Vous avez sans doute que son vrai nom est Qikiqtaaluk et qu'il faut dire Inuit et non Eskimo. », je réagis de la seule façon digne d'un être humain que les études n'ont pas réduit à une larve :

« Vous êtes sans doute un théologien émérite, mais laissez-moi vous dire que vous êtes surtout un maître ès connologie.

- Monsieur... monsieur ! balbutie-t-il rouge de colère.
- Connard, arrêtez de m'emmerder si vous ne voulez pas...
- J'appelle le chef de cabine !
- Vous pouvez appeler Jésus et sa mère et leur lécher le trou du cul. Je m'en fous. »

L'idée de lécher le trou du cul de Jésus l'a calmé.

À la sortie, il n'a même pas répondu à mes salutations. Un vrai malotru.

Que ce conard m'ait ignoré m'a mis tellement de mauvaise humeur que j'ai failli rater la correspondance pour Tahiti.

Tahiti

Mieux vaut dix-huit heures sans emmerdeurs que onze comme celles passées sur le vol de Paris. Dix-huit heures ce n'est pas long, si on en dort six, si on regarde trois films, lit deux San Antonio et sourit à d'innombrables sourires stéréotypés.

Le chauffeur doit attendre un autre passager du même vol. C'est Josiane, une Québécoise d'une quarantaine d'années, professeur d'histoire de l'art à l'université de Calgary.

Présentations. Elle va faire un séjour d'un mois pour une recherche sur Gauguin. « Et, vous, vous êtes ici pour le travail ou pour faire du tourisme ?

— Ni l'un ni l'autre. Je dois aller dans une petite île et la seule façon d'y arriver, c'est de passer par Tahiti. »

Entre nous le courant passe, comme disent les psyconlogues. Ça ne m'arrive pas tous les jours. La dernière fois, ça doit être il y a une trentaine d'années et, comme Josiane, l'autre bout du circuit était bien en chair. Malheureusement, quand le courant passe, un court-circuit peut tout faire sauter ou la température monter au point de fermer l'interrupteur.

Nous mangeons à la même table. Elle me parle du bilinguisme mort-né au Canada : « En Alberta, le français est une langue folklorique » et de Gauguin « je le fréquente depuis vingt ans et je suis passée de l'exécration à l'attachement ». Je lui parle du projet du Trempet et de la vie à Pond Inlet « Une vie exécrable que je ne souhaite qu'aux passésistes ignorants du passé. »

Timide, féministe, et, chose rare ! sympa. Je lui dis que dans ma chambre il y a la reproduction d'un tableau, probablement de Gauguin, où figurent cinq cavaliers devant la mer : « Oui, c'est un Gauguin. Un de ses tableaux les plus intéressants. » Je ne lui dis pas que je ne l'aime pas du tout. Suis-je en train de muer ? « Dans la mienne, il y a une reproduction de *Arearea*, un tableau moins réussi, mais qu'il affectionnait particulièrement. Si ça vous tente, nous pourrions faire un tour des chambres pour regarder ensemble. » L'expression « affectionner quelque chose » qui m'a toujours mis dans une colère noire dès que je l'entendais n'a pas eu le temps de faire son effet qu'« un tour des chambres » à tout apaisé. Je ne mue pas, mais, désormais, j'ai les temps de réaction d'un vieux, ce qui, cette fois, est loin d'être un défaut.

Pas mal cette idée du tour des chambres. Elle n'a pas l'air coincé. Avec un Inuit ! Elle pourrait m'étudier comme Gauguin étudia les Tahitiennes. Je lui réponds que c'est une très bonne idée. Qu'on pourrait accompagner le tout d'une bouteille de Château Latour. Je ne suis pas sûr de comprendre ce qu'elle m'explique : « ... rêve et réalité se côtoient... quête mystique... désir de l'ailleurs... le tableau est fait autant par le regardeur que par l'artiste... » Si je veux que le courant continue à passer, je dois me livrer un peu, pas trop, un peu et je dois lui montrer que je ne suis pas professeur, mais, que j'ai moi aussi des idées.

« Que le tableau soit autant fait par le regardeur que par l'artiste, me semble une... une co... » Je commence à lui dire (bien que vieux, j'ai encore des freins en bon état). Elle sourit, m'interrompt et complète ma phrase : « Une connerie. » et elle ajoute :

« C'est plutôt la provocation d'un artiste qui, par la suite, est devenue un poncif pour les historiens de l'art.

- Donc, vous ne pensez pas que c'est une connerie.
- Non, je crois que c'est quelque chose d'excessif mais qui permet de souligner comment la valeur d'une œuvre d'art n'est pas un absolu et que les yeux de celle qui regarde peuvent découvrir certaines choses que l'artiste n'avait pas vues.
- Oui... mais... Vous ne pensez pas que les plus grands regardeurs étant les commerçants, les galéristes et les critiques, ces gens-là, avec leurs écrits et leurs prix, conduisent le public-regardeur là où rencontre leur intérêt.
- Gauguin serait d'accord avec vous.
- Et vous ?
- Je suis un peu moins péremptoire. »

Elle m'explique, je réagis. Nous buvons. Elle réagit, je m'explique. Nous buvons.

« Heureusement que la bouteille est vide, autrement... », dit-elle. Ce long « autrement » me gonfle d'espoir. Et je lui suggère : « Autrement... » Elle attend quelques secondes avant de me répondre. Elle est maligne, très maligne. « Autrement... je dis de conneries. » Elle propose d'aller contempler la mer. Nous y allons. Elle parle du paradis perdu. Moi du paradis retrouvé. Quand nous nous levons pour aller chacun dans son trou, elle me dit d'un

air contrit : « À propos de vos conneries, vous savez qu'un des premiers artistes modernes à le dire, c'est Marcel Duchamps ?

- Celui de l'urinoir.
- C'est ça. Il dit, je cite à mémoire, *j'attache même plus d'importance au regardeur qu'à l'artiste*. Il y a sans doute de la provoc... j'aime la provoc.
- Moi aussi. »

Devant la porte de sa chambre elle me dit de l'attendre un instant. Elle revient avec les deux livres de Gauguin dont elle m'avait parlé : *L'avant et l'après* et *Noa Noa*.

Je les mets sur la table de nuit, j'achète la version électronique et passe la nuit à lire et surligner.

Je descends, à midi. Elle a laissé une note à la réception. « Cher Iketnuk, je suis partie avec une amie pour une rencontre à Faaone. Je vais rentrer demain ou après-demain. Nous pourrions passer une journée ensemble avant votre départ. »

Merde.

Je passe la journée à regarder des tableaux de Gauguin et à relire des extraits de ses textes. J'aime ses idées et, surtout, la force avec laquelle il les exprime. Il n'y va pas avec le dos de la cuillère. Comme Ik ! Si je commence à aimer ses tableaux, ça doit être parce que je le sens frère d'armes.

J'aime Gauguin, elle aime Gauguin. Il faut qu'elle m'aime à la Gauguin, qu'elle ouvre ses cuisses. C'est le type de femelle plus portée à les ouvrir à un homme cultivé qu'à un vieux dégueulasse. Et si l'idéal pour elle c'était un vieux dégueulasse cultivé, curieux, suspendu, mais pas trop, à ses lèvres. Tu rêves ! Rêvons. Je suis sûr qu'elle préfère un dégueulasse cultivé à un cultivé dégueulasse. C'est toi l'idéal.

Je suis son idéal, mais... reste calme. Laisse les hormones se refroidir. Réfléchis.

Tranquillement. Il faut, avant tout, trouver la bonne clef. Une bonne clef ? J'y suis. Une clef universitaire. Il faut donc que je prépare un fichier, structuré comme si j'étais un de ses étudiants. Ça va marcher ! « Ik, Ik ne sois pas trop optimiste. Tu dois être assez hypocrite et très rusé si tu ne veux pas que la clef se grippe dans la serrure. Surtout, ne vas pas trop vite et ne te laisse pas entrainer par tes marottes. Soit nuancé, huile la bien en

employant les conditionnels ou les « si », comme tu ne l'as jamais fait. » Cette invitation à la prudence relayée par le cerveau venait du bas ventre.

Pour ne pas me laisser aller à mon naturel et surtout pour l'esquiver quand il revient au galop, j'ai tellement modifié le texte, que ça m'a pris un temps fou. Est-ce que le résultat sera efficace ? On verra.

Voici le courriel et le fichier annexé que je lui ai envoyé.

* * *

Sujet : Considérations confuses à propos des livres de Gauguin

Texte : Depuis la lecture des deux livres que vous m'avez prêtés, j'apprécie beaucoup plus ses tableaux. Sa critique des goûts du public, qu'il considère comme de simples reflets de l'ignorance et de la paresse, m'a fait comprendre l'importance de la connaissance de l'histoire de l'art pour mieux apprécier une œuvre, et c'est pour ça que je m'adresse à vous.

Vous trouverez en annexe un fichier qui contient des extraits des livres accompagnés de commentaires et de questions parfois rhétoriques, souvent adressées à vous.

Bien à vous,

Iketnuk

Attuq sujungajuq ivaniq qilalugaq

Ramassis de citations, de commentaires et de questions à propos de *Avant et Après* et *Noa Noa* de Paul Gauguin.

Que, dans *Avant et après*, il écrive une dizaine de fois : « *Ceci n'est pas un livre* », ne peut que porter une personne ignorante de l'histoire de l'art comme moi à se demander s'il y a un lien quelconque avec le plus célèbre « *Ceci n'est pas une pipe* ». J'ai beau y réfléchir, je n'ai pas de réponse.

Est-ce qu'il ne s'agit pas d'un livre parce qu'il déclare n'être ni poète ni écrivain ? Qu'il prétende ne pas être écrivain parce qu'il n'a pas de technique, est-ce pure coquetterie ou, maîtrisant parfaitement la technique de la peinture, simple conscience de la pauvreté de sa technique d'écriture ? Que penser quand il déclare ne pas être poète parce qu'il ne connaît pas « *l'amour et (que) pour dire : je t'aime, il me faudrait casser toutes les dents. [...] Un poète sans amour !!! Et en cette raison, les femmes qui sont malignes le devinent : aussi je leur déplais.* » ? Il est impossible qu'admirant Mallarmé, il réduise la poésie à la poésie de

l'homme amoureux. Veut-il simplement dire que, ne connaissant et ne pratiquant que « l'amour physique », il n'a pas besoin de mots et encore moins de mots écrits ?

Pour critiquer les religieux (et les religieuses), les représentants de l'État et les bourgeois à l'esprit étriqué, il sait faire feu de tout bois, mais pas du bois dont sont faites les gauloiseries. Et si, dans ce livre, il en brûle quelques-unes, c'est pour « *interdire la lecture de ce recueil aux bégueules. Ces insupportables bégueules qui ne savent s'habiller qu'avec une livrée.* »

Quand on lit « *aujourd'hui on écrit beaucoup trop. Entendons-nous sur ce sujet. Beaucoup, beaucoup, savent écrire, c'est incontestable, mais très peu, excessivement peu, se doutent de ce que c'est que l'art littéraire.* » Il est sans doute plus que normal de se demander : « Pourquoi donc écrit-il ? » Après nous avoir dit pour la nième fois qu'il ne s'agit pas d'un livre, il répond ainsi à la question : « *À côté de l'art, l'art très pur, il y a cependant, étant donné la richesse de l'intelligence humaine, et de toutes ses facultés, beaucoup de choses à dire et il faut les dire.* » Nous ne sommes pas tous des Mallarmé ! Donc si on a des choses à dire, on doit les dire même si on n'a pas une bonne technique, même si on est des adeptes de l'amour sans mots. Est-ce qu'il appliquerait ces mêmes considérations, aux peintres du dimanche qui « disent » avec le pinceau ?

J'aime quand il y va direct. Sans détours. Sans hypocrisie, Sans se soucier de la correction politique. Il y a « *Trois genres d'amour. – L'amour moral, l'amour physique, l'amour manuel. Moralité, Débauche, Prudence.* » Même s'il écrit qu'il ne connaît que l'amour physique, je prends la liberté d'ajouter, qu'il connaît l'amour manuel aussi. Je trouve l'expression « amour manuel » très belle, surtout en pensant aux jeunes « *boutonneux, scrofuleux, tout le portrait de leurs parents ; déjà marqués du sceau de la médiocrité : bienfaits de l'instruction publique et obligatoire.* » Ces mêmes jeunes coincés que la société censure lorsqu'ils pensent que : « *Toutes les femmes sont bonnes.* » Et pourtant, c'est tellement naturel de le penser quand on ne connaît pas de femmes (et celle qu'on connaît dès la naissance a tout intérêt à ce qu'on n'en connaisse pas d'autres). Ces jeunes médiocres auxquels on enseigne à raisonner quand il faudrait leur enseigner à perfectionner l'amour manuel pour l'appliquer à leurs partenaires et apprendre ainsi que la main est bien plus orgasmique que le machin. Malheureusement, ils n'apprendront pas car : « *De tous les animaux, l'homme est certainement celui qui a le moins de logique, celui qui sait le moins ce qu'il veut et aussi celui qui commet le plus d'extravagances. À quoi cela tient si ce n'est qu'il sait mieux raisonner. Cela donnerait*

beaucoup à réfléchir sur l'importance du raisonnement et de l'instruction. » D'où vient cette haine de l'instruction ? Des années de séminaires ? De l'ignorance des gens instruits devant la peinture ?

Qu'est-ce qui fait la grandeur d'une femme ? On peut sans doute dire que le niveau de grandeur est donné par une combinaison de qualité et d'action, où le poids des facteurs est influencé par la culture de l'époque et les goûts de celui qui juge. Gauguin a ses idées qui ne coïncident forcément pas avec celles des hommes de culture de son époque. Pour lui, par exemple, Catherine de Russie ne doit pas sa grandeur à sa vision politique, sa capacité de choisir ses ministres, son ouverture à la culture des Lumières, ses réformes... Une anecdote rapportée par Paul-Louis Courier (Catherine qui aime se faire violer par des trouffions, tue son amant lorsqu'elle s'aperçoit qu'il les paye pour qu'ils la satisfassent), est ainsi commenté par Gauguin : *« L'auteur ajoute à son récit une réflexion. Est-il vraiment permis d'appeler la Grande une pareille femme ? Stupide, l'auteur. Je te crois qu'elle était grande ! À cause de cela même. »* Qui aujourd'hui oserait se déclarer d'accord avec Gauguin ? Qui aurait le courage de mettre au pinacle le désir et l'autonomie de la femme ? Sans doute personne. Même pas les féministes. Et pourtant... S'il ne s'agissait pas de machisme mais de féminisme sauvage ?

Sur la lancée. *« Il y a de misogynes qui sont misogynes pour trop aimer les femmes et trembler devant elles. »* Mais, de quel amour s'agit-il ? *« Moi aussi j'aime les femmes, comme on sait, quand elles sont grosses et qu'elles sont vicieuses vicieuses ; mais je ne suis pas misogyne et je ne tremble pas devant elles. »* Et voilà la conclusion de l'homme de l'amour physique : *« Tant que le cerveau reste fort, qu'importe le machin. »* En pour ne pas oublier son amour manuel : tant que les mains restent fortes qu'importe le machin. Les cerveaux et les mains avant le machin, n'est-ce pas l'équivalent de « l'humain avant la bête » ? Quel humain ? Certainement pas l'humain prisonnier des raisonnements et de la logique imposée par la société.

Morale bourgeoise et justice même combat. *« Une jeune fille vient se plaindre [à un juge] que douze mâles venaient de la violer, sans la payer. "C'est affreux, s'écria le juge", et de suite il fut le treizième, mais il paya. "Tu comprends, ma petite, maintenant je ne peux juger cette affaire-là". »* S'agit-il de l'emploi du viol pour attaquer les gardiens de la morale au service de l'État ou de l'emploi de la morale bourgeoise pour attaquer le viol ? Sans doute les deux. Curieux de voir ce qu'en pense Josiane, mais surtout ce qu'elle pense du passage suivant ou un Gauguin soixante-huitard fait un clin d'œil à Simone de Beauvoir ? *« Chez ces*

peuplades nues, comme chez les animaux, la différence entre les sexes est bien moins évidente que dans nos climats. Nous accentuons la faiblesse de la femme en lui épargnant les fatigues, c'est-à-dire les occasions de développement, et nous la modelons d'après un menteur idéal de gracilité. [...] Pourquoi cette atténuation des différences entre les deux sexes, qui, chez les « sauvages », en faisant de l'homme et de la femme des amis autant que des amants, écarte d'eux la notion même du vice [...] ? »

Bien des fois on l'a accusé de pédophilie. Sa réflexion quand une mère lui offre sa fille de treize ans, n'est-elle pas à mille lieux de cela ? « Que se passait-il dans cette âme ? Et c'était moi, moi si vieux pour elle, qui hésitais au moment de signer un contrat si hâtivement conçu et conclu. [...] je voyais bien nettement chez la grande enfant les signes d'indépendance et de fierté. » Facile de voir la critique facile qu'on pourrait faire de cette indépendance et cette fierté. Facile et faux. Cette indépendance et cette fierté ruissellent de tous ses tableaux. (Je trouve que ce terme « ruisselle » n'est pas bien choisi, car rien de plus loin des ruisseaux que les à-plats de Gauguin. Je conserve ce terme pour avoir l'avis de Josiane.)

Que la morale existe pour soumettre les femmes aux hommes et les hommes aux hommes est une lapalissade. « Depuis longtemps on me rabâche la Vertu : je la connais, mais je ne l'aime pas. [...] Je voudrais être un cochon : l'homme seul peut être ridicule. » Ridicule aussi parce que le mot « vertu » aide à bander l'intelligence et l'animalité de l'enfant pour que, devenu adulte, il ne sache plus détecter le grotesque des déguisements de son corps et de son esprit. Ridicule parce que l'idole vertu est adorée par athées et croyants, artistes et bureaucrates, troufions et généraux, bégueules et putes...

Le cochon-Gauguin montre des photos cochonnes illustrant « *Le péché commis, ab ores, [...]. Les hommes, les femmes, les enfants en ont ri [...] cela fut un instant et l'on n'y pensa plus* ». Le défenseur de la morale qui « écrase, étouffe la liberté, en haine de fraternité », les cochons bourgeois incapables de rire « ne vinrent pas chez moi et seuls toute l'année ils y pensèrent. » Dans leur porcherie, les cochons violent leur femmes quand l'amour manuel ne les satisfait plus. Les petits cochons chantés par Brel, à la petitesse grossie par l'expatriation ne pourront jamais plus réapprendre à rire.

Nulle honte à afficher son élitisme et son mépris « *D'ailleurs avec les imbéciles il n'y a pas à raisonner ; il n'y a qu'à dire : "Vous me faites chier."* » Imbéciles et petits, même combat : « *Pour vivre en société il faut se défier surtout des petits. [...] il faut craindre plus petit que*

soi. » Lui demander qui sont les imbéciles ? Qui sont les petits ? Non, il n'écrit pas un essai, surtout que « Ceci n'est pas un livre ». Ne se laisse-t-il pas tout simplement aller aux tempêtes d'idées et de sentiments que des années de « génie incompris » ont accumulées ?

« Vous voulez savoir qui je suis : mes œuvres ne vous suffisent-elles pas ? » Allez-vous faire foutre. *« Moi-même, je ne me vois pas [...] très bien »* Est-ce pour cela qu'il peut être chien et Christ ? Pour lui la vie est un théâtre, il y trouve tout : *« l'acteur et le décor, le noble et le trivial, les pleurs et le rire. En émotion souvent, d'auditeur je deviens acteur. On ne saurait croire comme dans la vie sauvage on change d'opinion et combien le théâtre s'agrandit. »* Nous tous comme lui *« Nous sommes ce que nous avons été de tous les temps et nous sommes ce que nous serons dans tous les temps, une machine ballottée par tous les vents. »* Avec des points d'ancrage, des refuges. La peinture pour lui. Le pouvoir mesquin et cynique des colons sur ceux qui étaient des sauvages. *Le rêve qui m'amenait à Tahiti était cruellement démenti par le présent : c'est la Tahiti d'autrefois que j'aimais. Et je ne pouvais me résigner à croire qu'elle fût tout à fait anéantie, que cette belle race n'eût rien, nulle part, sauvé de sa vieille splendeur. Et si on lui disait « Mais c'est toi avec tes œuvres qui la sauvegarde. »* Il nous répondrait méprisant *« Et vous pensez que je ne le sais pas ! Ouvrez les yeux que la raison a fermés : regardez le Christ jaune qui m'a envoyé les sauver, vous sauver. »*

* * *

Je relis. Très lourd. Ça ne coule pas. Trop lourd. Elle va me coller à l'examen. Et après tout, ça me va si elle doit me consoler, si elle me serre dans ses bras... « Pardon, Ik. Je ne voulais pas. » Moi, je veux.

Je relis son billet : « Je rentre demain ou après-demain. » Il est onze heures du soir. Elle ne va pas rentrer « demain », elle rentrera demain.

Elle arrive le lendemain soir. Je suis déjà attablé, passablement triste. Quand je la vois avancer vers moi, je suis content et surtout, comme dit Gauguin, c'est mon machin qui l'est et qui se réveille et pousse tout guilleret l'élastique de mon slip. « Calme-toi, tu me fais mal. »

Je me lève, nous nous serrons la main. Elle s'excuse pour le retard. Pourquoi me dit-elle ça ? Nous n'avions pas de rendez-vous. Est-ce mon sourire radieusement enfantin qui lui fait comprendre que j'étais impatient de la revoir ou est-ce mon courriel ?

« J'ai eu deux journées plutôt intenses. Ma collègue est très dynamique, elle travaille à un rythme infernal, mais parfois de façon un trop approximative à mon goût. » Me dit-elle en s'asseyant.

Elle trouve très beau ce qui se trouve dans mon assiette. Elle va prendre la même chose.

Je lui propose le même vin qu'hier.

« Hier ? s'étonne-t-elle en écarquillant légèrement les yeux.

— C'est vrai, avant-hier.

— J'aimerais mieux du champagne. Ça vous va ? Me dit-elle avec des yeux où brillent déjà les bulles.

— Parfait. Un bon Dom Pérignon 1999. »

Il ne manquait plus que ça. Le serveur me demande tout bas si j'ai une idée du prix. Avec un souverain mépris sur le visage et dans le ton, je lui rétorque : « Monsieur ! Comment vous permettez-vous ? » Dès qu'il s'éloigne Josiane me demande s'il y a quelque chose qui ne va pas.

« Rien du tout... Tous ces expatriés, pète-sec, moutardiers... n'ont pas de classe.

— Vous préférez ne pas me le dire...

— Ce n'est rien d'important.

— Vous aviez l'air en colère

— Rien... je prends facilement la mouche.

— Indigné, alors »

Elle s'accroche au mot indignation. Je me dis que c'est sans doute pour ce que je lui ai fait lire... Elle n'a pas aimé.

« Difficile d'être féministe sans connaître les bienfaits de l'indignation. Pour moi, comme pour bien des femmes de ma génération, l'indignation a été le carburant qui nous a permis d'avancer dans nos luttes. Mais, en même temps il est difficile de ne pas être d'accord avec celles qui disent que l'indignation, comme la colère, ne sert à rien, qu'elle empêche de discuter, qu'elle crée un monde en noir et blanc et que, souvent, elle s'abâtardit en moralisme. Qu'en pensez-vous ? »

Je voudrais lui dire que je m'en fous, que sa question nous éloigne de ce qui m'intéresse. Pour couper court, je lui dis que je n'ai jamais pensé ni aux bienfaits ni aux défauts de l'indignation, que je ne sais pas trop quoi dire. Et j'ajoute :

« L'indignation et la colère me tiennent souvent compagnie et j'aimerais m'en libérer. Mais, cette tâche est au-delà de mes forces, sans doute parce que l'indignation est une maladie de la morale que j'ai attrapée quand j'étais petit. »

J'aurais pu m'arrêter ici, mais je me suis laissé entraîner par les mots et j'ai ajouté qu'il fallait ne pas être trop prétentieux et vouloir transformer l'indignation en une « énergie » positive, politique ; qu'il valait mieux se retirer quand l'indignation monte au nez. D'un air doctoral (qui me sied mal) je termine en disant : « Apprendre à jouer avec le danger, jouir et s'arrêter de parler quelques secondes avant l'orgasme. » Pourquoi ajouter ça ? Ik, enlève tes gros sabots si tu veux l'avoir. Tu n'as pas affaire à une montréalaise délurée ! Regarde son sourire, elle les trouve énormes, tes sabots.

Elle a lu mes petits commentaires qu'elle a trouvé intéressants. Malheureusement, quand on colle « intéressant » à quelque chose, j'ai toujours l'impression que c'est une formule polie pour dire « ça peut intéresser les autres, mais pas moi. » Je ne suis pas content.

Nous parlons, argumentons, nous nous acharnons, discutons, levons la voix, murmurons, nous sourions, buvons, débattons, analysons, renversons les rôles, nous philosophons et le temps s'en va. Nous sommes les derniers clients.

« Je propose de boire un rhum et de s'en aller, lui dis-je.

- Oui, partons. Il faut « libérer » le serveur. Mais pas de rhum. Je suis fatiguée et demain nous devons partir assez tôt. Vous vous souvenez que vous devez m'accompagner ? »

Comment aurais-je pu oublier ! Irrité par son refus, je m'en prends encore à ce connard de serveur et je dis : « Libérer le serveur ? Il faudrait plutôt l'emprisonner à vie. » Elle pose une main sur ma main, opine de la tête, me sourit : « Vous exagérez, vraiment ». Est-ce que ce geste veut dire que ça y est ? Non. Ce « vraiment » est le clic du cadenas qui se ferme. Je peux huiler ma clef autant que je veux ; ma clef, elle n'ouvre rien. Et là, franchissant tous les niveaux de connerie imaginables, je prends un air détaché et lui murmure qu'on pourrait continuer à discuter dans mon lit « ou le vôtre, si vous préférez ».

Je m'étonne moi-même. Elle est très maligne et je suis très con. Elle me montre la carotte... et je ne peux pas lui montrer la mienne. Non. Chacun dans sa chambre.

Où je me suis trompé ? Trop fonceur ? Pas assez ?

Merde. Trois fois merde.

Je ressasse la discussion. Je ne sais même plus qui a dit quoi.

L'importance de la biographie de Sainte-Beuve... la pipe dessinée n'est pas une vraie pipe, le livre est un vrai livre... Mette n'était pas frigide... elle avait dit qu'il fallait faire semblant d'avoir du plaisir et les hommes sont heureux ... pas de pédophilie... les gamines endiablées qui envahissaient son lit pour qu'il puisse fonctionner... stéréotypes féministes... comportement machiste... et les vahinés que devaient passer la journée nues au milieu d'une bande de cochons... Ses mots n'aident pas... Les couleurs... Un cochon qui n'en est pas un... les grosses femmes, chair à tripoter... pour l'art salut seulement dans l'extrême... pas d'art exagéré... il avait en lui un magicien... Il faisait le buste de la femme d'un ami et comme récompense il couchait avec elle... Elle voulait, ça suffit... Interprétation trop personnelle... vous vous identifiez... je ne vous donnerait pas un blanc-seing...

Où me suis-je trompé ? Je ne sais pas et ça mi scazzae.

Tour de l'île

À huit heures nous sommes bien installés dans une vieille Peugeot, direction le Musée Gauguin. Nous sommes très silencieux. Je déblatère contre quatre cyclistes qui avancent côte à côte, au pas de l'oie (du point de vue vitesse et dandinement de leurs fesses impudiques) en occupant pratiquement toute la chaussée. Elle me pose une main dans les cheveux et me reparle de l'indignation en disant qu'elle en dit plus sur celui qui s'indigne que sur son objet. Je préfère ne pas lui demander ce qu'elle pense de moi.

Visite au musée Gauguin pendant qu'elle est en réunion. Quelques reproductions de piètre qualité. Des petits objets sans intérêt. Un vendeur plus con que son béret : grand et maigre, un long cou où est greffé une tête qui me fait penser à un personnage du film le Bal : un énorme nez busqué, oreilles décollées, petits yeux ronds et noirs, mouvements saccadés. Cela pourrait être le type d'homme dont la bonne humeur cache la laideur. Pas du tout : un expatrié bavard, prétentieux, pédant, avec l'accent parigot ; un perdant

ayant abandonné son pays pour vivre parmi des gens accueillants et qui se retrouve au milieu de cons comme lui. Si Tahiti le déçoit, il s'en ira vivre au Québec, à Montréal, sur le plateau. Les paris sont ouverts.

On reprend la route. Elle me demande si j'ai aimé le musée. Je la regarde pour imaginer ce qu'elle en pense ou ce qu'elle imagine que j'en pense. Un sphinx. Je ne veux pas courir le risque de la froisser. Je patauge. Elle non : « C'est du caca » me dit-elle. Encore une fois, pour être prudent, j'ai perdu la clef. Je lui dis qu'elle a raison. « J'ai compris que vous ne l'avez pas aimé. Vous me connaissez assez pour pouvoir être plus direct. » Elle trouve toujours le moyen de me tenir la dragée haute.

Elle me propose d'aller jusqu'au bout de la route, manger un morceau, s'asseoir face à l'océan, revenir en arrière, traverser l'isthme et passer sur la côte est, celle où avait vécu Gauguin. Elle ne m'avait pas dit qu'elle avait donné rendez-vous à l'un de ses étudiants qui passait trois mois à Tahiti pour leurs recherches. Elle m'avait caché sa présence sur l'île. Pourquoi d'ailleurs aurait-elle dû me le dire ? À moins... à moins que sa collègue ne fût son étudiant et que la nuit passée loin de l'hôtel... Son étudiant, un blond gaillard au visage sans malice, est très sympathique. Ils se vouvoient, ils n'ont rien de Simone et Jean-Paul et donc pas de liens litéux. « Nous allons bavarder au bord de l'eau, vous venez vous aussi ? », lui demande-t-elle. Il lui répond que non, qu'il rentre parce qu'il a un rendez-vous téléphonique avec sa copine.

Un très long moment de silence. Le chant des vagues n'a pas besoin d'accompagnement. Mais ce n'est pas l'avis de Josiane. Elle me demande ce que je pense de son étudiant. Je lui dis que je le trouve sympathique et joli. Elle aussi. Encore un autre long silence. Je lui prends la main. Elle la retire et joue avec le sable. Merde, pourquoi je ne la force pas ? Qu'est-ce qui se passe ? Ça ne va pas. Elle recommence à parler sans arrêter de jouer avec le sable. J'ai l'impression que si je faisais quelque chose de déplacé ou disais des mots inopportuns, elle me jetterait une poignée de sable à la figure. *Shit*, est-ce qu'elle me fait peur ? Ce serait bien la première fois de ma vie.

Elle parle des rapports entre professeurs et élèves, des portes de bureaux qui doivent rester ouvertes quand des profs rencontrent des étudiantes. Elle ne croit pas que l'on puisse appliquer la catégorie d'abus de pouvoir aux étudiantes universitaires. Ça voudrait dire les infantiliser. « L'université n'est pas une pouponnière, malgré toutes les protections que les

gouvernements introduisent. Il s'agit de mécanismes de séduction normaux, entre adultes, facilités par l'attraction intellectuelle. » Elle me déstabilise. Ce n'est vraiment pas la position d'Alice, ma féministe de référence, qui ne rate pas une occasion de parler des abus de pouvoir dans les universités. Elle appuie la tête sur mon épaule et continue : « Il m'est arrivé de coucher avec des étudiants, trois ou quatre. J'ai de bons souvenirs et eux aussi. Nous nous sommes faits mutuellement du bien ». Je n'ai même pas le temps de commencer à rêver qu'on se fasse mutuellement du bien qu'elle saute sur ses pieds. « Venez, on s'en va. » Elle se dissout et puis elle réapparaît là où on ne l'attend pas. Elle joue au chat et à la souris. J'ai joué à l'étudiant et la prof. Son jeu fonctionne, mais pas le mien. Pas d'attraction intellectuelle. Je suis naïf et con. Ce n'est pas un petit topo confus qui peut l'aimer. « Qu'est-ce qu'il y a ? », me demande-t-elle, en me caressant les cheveux. Je ne bouge pas. Elle me met les mains sous les aisselles et fait semblant de me soulever : « Levez-vous, ne faites pas l'enfant ! » Ça, c'est de trop. Qu'elle aille se faire foutre. « Va te faire... » Elle ne réagit pas. Elle est maligne, douloureusement maligne. Elle va à la voiture. Je la rejoins et on rentre à Papeete sans dire un mot.

Chacun dans son trou. La machine intérieure reprend à ronronner. On dîne : même table, même serveur. Je lui parle du point G, elle parle des points amphidromiques. Je lui parle de bisexualité, elle me parle de bisegmentation. Je lui dis que j'ai envie d'elle, elle dit qu'elle m'envie. Je lui prends la main. Elle ne résiste pas. Devant sa porte, j'ouvre la bouche : « j'aimerais... », elle me la ferme en y appuyant ses lèvres, chastes. « Bonne nuit. » Elle me tourne le dos.

Rien ne marche. Josiane est une forteresse élastique. Tous mes projectiles me reviennent à la figure.

Le lendemain, elle m'accompagne à l'aéroport. « À votre retour, je serai encore ici. Bon Voyage ! », me dit-elle en me serrant la main comme on la serre à un collègue.

Pitcairn

Le ruban de ciment de Totegegie se déroule au milieu de l'océan. Les trois autres passagers le fixent, pâles comme des linges. Mes nombreux atterrissages sur la piste minuscule de Pond m'ont immunisé depuis des lustres. Je n'ai pas peur.

Un seul autre passager embarque sur le cargo MV Claymore II en direction de Pitcairn : Henry Hearnshaw, invité par la municipalité de Pitcairn pour faire de Pitcairn un « Dark

Sky Sanctuary ». Henry est le responsable du Aoraki/Mount Cook National Park en Nouvelle-Zélande. Il est souvent invité à des conférences contre la pollution visuelle. Il a contribué à la création du sanctuaire de NamibRand Nature Reserve en Namibie. Il a été plusieurs fois au Canada et il connaît très bien le sanctuaire du Mont Mégantic, « Est-ce que vous savez qu'il s'agit du premier sanctuaire reconnu ? » Je ne le savais pas. Je suis curieux. Dès que je lui dis qu'une de mes amies a écrit un livre sur la nuit à Montréal, ma tête décolle. La voilà dix ans en arrière dans une petite chambre rue Mentana. Elle (mon amie) joue la jeune idiote et chuchote : « Il va aimer les cieux noirs... noirs... noirs... glisse dans ma petite... petite... caverne... elle a neuf dans l'échelle de Bortles.... entre... entre contempler le gue guen... » Ma tête atterrit et je reprends comme si de rien n'était.

« À propos de la nuit, mon amie m'avait parlé de guegue... gueguen... je ne me rappelle plus... un nom allemand...

— *Gegenschein*, mot allemand qui signifie « lueur opposée ». C'est une lumière qu'on peut voir dans un lieu classé 9 dans l'échelle de Bortles. »

Il me demande d'où je viens. Échaudé par le connard de l'Université Laval, je traduis en inuktitut les noms de mes lieux d'origine. Il connaît assez bien le Canada, mais il n'a jamais entendu ces mots. Je lui dis que je lui ai parlé en inuktituk parce que j'ai été rabroué récemment par un prof de l'Université Laval pour n'avoir pas employé la langue originale. Je lui explique que Qikiqtaaluk est mieux connue sous le nom de Terre de Baffin et que Mittimatalik est le nom de mon village à l'extrême nord de l'île.

Il voit à peu près où se trouve la Terre de Baffin, pas loin du Groenland, mais il ne connaît absolument rien de la région. Je lui parle de l'île et du village. Il écoute, se montre très intéressé et pose des questions parfois naïves, toujours intelligentes. Ça fait du bien.

La première chose qu'on aperçoit en arrivant à Pitcairn, c'est le Burger King. Henry n'en revient pas, moi non plus. Il parle de pollution alimentaire qui, à l'instar de la visuelle, change toute notre perception du monde. Je lui dis que moi aussi je suis contre le Burger King et j'ajoute :

« Contrairement à vous, pas à cause de la pollution alimentaire, mais parce que je suis un adorateur de McDonald.

— Je ne vous crois pas. Vous plaisantez ?

- Pas du tout, je suis très sérieux
- C'est pas possible ! »

Un homme habillé comme un employé de la city, le maire, et un jeune homme en shorts gesticulent pour attirer notre attention. Le maire conduit Henry chez lui, tandis que le jeune homme à l'air triste et renfrogné, d'un signe de tête, m'invite à monter sur son VTT et m'emmène chez lui où j'ai réservé une chambre. Je ne vois pas la luxuriance de la nature ; je ne vois que la route poussiéreuse se dérouler devant nous. C'est comme être à Pond, en été. Le monde est un petit village.

La mère du jeune homme m'accueille à l'entrée d'une boîte carrée, copie des boîtes carrées de Pond. Elle me montre ma chambre, une petite boîte dans la grande boîte et m'offre un thé imbuvable. Elle est intarissable sur la mutinerie du Bounty. Elle souligne plusieurs fois qu'elle et son mari sont le seul couple dont les ancêtres sont des mutins. « Mon mari et moi, nous sommes des vrais. Moi, je suis de la lignée de Christian McCoy et mon mari de John Adams. Les autres sont des faux. Dans quelques années, mon fils sera le seul pure race. » Va savoir ce qu'elle entend avec ce « pure ». Son mari se trouve en ce moment avec son frère aux îles Nortfolk, chez des parents éloignés.

Je dîne avec Henry chez le maire. Je m'ennuie comme une peau d'ours à entendre leurs histoires de sanctuaire. L'alcool faisant sa part, le maire nous parle des rumeurs de pédophilie qui ont circulé : « les journaux anglais ont tout manipulé. Ils ont employé ces histoires pour noircir les descendants des mutins du Bounty. Avec nos ancêtres déloyaux qui se sont accouplés avec des putes tahitiennes, nous ne pouvons que nous retrouver dans le camp des pourris. S'ils pouvaient, ils nous extermineraient en envoyant sur l'île des jeunes familles de pur-sang anglais. Ils ne veulent pas perdre le territoire. Mais, nous contrôlons l'immigration et ils ne nous auront pas ! » Il nous parle d'un conseil de mai 2015 où il a réussi à introduire un paragraphe fondamental : « Les îles Pitcairn sont un pays bilingue avec une seule identité culturelle. » Pendant qu'ils discutent d'identité culturelle, mon esprit se promène des seins de ma guegue, j'ai déjà oublié guegeu quoi, à son ventre, à ses cuisses. Je m'assoupis, béat. Un chien aboie. Je me lève :

« Je suis fatigué, je vais rentrer, leur dis-je

- Je vous accompagne, dit le maire.
- Non merci. »

Sans doute heureux de mon refus, il me refile une lampe de poche. « À demain, me lance Henry,

— À demain. Je passe vous prendre ici vers onze heures. »

Le lendemain matin Henry et moi faisons une balade. Il y a plus de VTT que de gens sur cette île ! Rouges de poussière, nous nous arrêtons chez Andy's Pizzeria ! Une pizza pas meilleure que celles l'Ikaluit, « des pizzas congelées, sans doute », dis-je à Henry qui me fait noter qu'il n'y a pas d'électricité pendant la nuit, « ce qui est une étape essentielle pour obtenir le statut de sanctuaire » j'ajoute pour lui montrer que je m'intéresse à son travail.

Le soir j'assiste au conseil municipal où Henry présente un plan détaillé pour obtenir la dénomination. Comme dernier point, le maire propose un jumelage avec Pond Inlet — ça doit être Henry qui en a parlé au maire.

Après la réunion, Henry essaie de m'apprendre à regarder le ciel. Tâche désespérée. Il est parti le lendemain, jour où des bateaux à moteurs ont fait une dizaine de va-et-vient entre le port et un énorme navire de croisières pour décharger une horde de touristes. Pitcairn est plus à la mode que je ne le croyais ! On est bien mieux à Pond.

Je m'assois devant la maison et la « patronne », incapable de me laisser tranquille, se poste en permanence à côté de moi. Une cinquantaine de touristes me passent devant sans me voir, trop pris à crier, rire, parler. En français. À une dizaine de mètres du groupe, deux femmes dans la trentaine avancent en peinant, surtout la brune aux talons hauts.

« Pas un chien qui parle français, dans ce trou de merde, s'exclame la brune.

— Je parle français, madame, lui dis-je, après m'être levé et les avoir saluées.

— Pardon...

— Rien... je suis d'accord avec vous...

— Est-ce que la pizzeria est encore très loin ?

— Avec vos talons, tout est loin, madame. »

Elle se tourne vers sa copine et lui propose de retourner à la plage, chez Burger King. « Je préfère la pizza » répond sa copine. Je leur propose de les y conduire avec mon VTT. Je

leur dis « mon » mais, comme on l’aura compris, c’est le VTT du mari de la casse-couille qui nous écoute parler français comme si nous étions des Martiens.

Talons hauts accepte tandis que sa copine préfère rejoindre le groupe. Talons hauts s’appelle Agnès, travaille à la caisse d’épargne de Lyon, est en croisière avec des collègues de Paris et de Bordeaux. Son mec est resté à Bordeaux : c’est bien mieux comme ça, elle ne se serait pas amusée autant.

« Nous nous amusons beaucoup. La vie de croisière, c’est l’idéal de la vie, pour moi.

J’aurais dû être marin... il aurait fallu que Lyon soit Marseille. » Après m’avoir raconté sa vie, elle me demande si je suis d’ici. Je lui dis ce qu’il en est. Elle est tout émoustillée :

« Rencontrer un eskimo à l’équateur ! Fantastique. Vous ne plaisantez pas ? Non... Non... c’est vrai vous avez des traits... des traits... mongoliens... et les yeux... les yeux.

— Mongols pas mongoliens, à moins que... et les yeux vairon...

— Pardon, je me trompe toujours sur cette histoire de mongol et de mongolien et je ne connais pas le mot vairon.

— Les deux yeux de couleur différente »

Elle ne lâche pas. La rencontre d’un esquimau lui aurait-elle donné des idées ? « On dit que chez vous, quand vous recevez des gens, vous les laissez coucher avec votre femme ! Est-ce vrai ? » Je me doutais bien de ce qui se tramait dans sa petite tête. Je lui dis que c’est vrai, que chez nous le sexe n’est pas apparenté avec la morale, il est, à part entière, lié à l’amitié. « Vos religions n’ont pas réussi à nous enchaîner. Pour nous enchaîner, la nature a déjà fait tout ce qui est possible » que j’ajoute avant de démarrer.

On s’en va dans la direction opposée à celle du groupe. Elle n’a pas l’air de s’en soucier. C’est moi qui, pour la tranquilliser, prétends faire un détour pour ne pas couvrir ses amis de poussière.

Elle s’accroche. Je te dis qu’elle s’accroche ! et me crie à l’oreille : « Si vous connaissez un bon point de vue, j’aimerais qu’on s’arrête pour admirer le paysage. » Petite, ton esquimau des mers du sud comprend très vite les désirs des femelles. Je prends le premier chemin latéral à peine assez large pour que le VTT puisse passer et où il faut baisser la tête pour que les branches ne nous accaressent le visage. « *Pitsasivuuq iminngatuq nuliarniq qilalugaq* », (dans les situations de danger, c’est toujours ma langue maternelle qui prend le

dessus) je réussis à m'arrêter à un mètre d'un précipice d'au moins cent mètres. Je la regarde, elle rit. « Il n'y a pas de quoi rire », lui dis-je en serrant les dents pour ne pas l'envoyer chier.

« C'est la peur et les drôles de mots que vous avez criés qui me font rire. Qu'est-ce que vous avez dit ?

- Je te le dirai après. Maintenant, aide-moi à retourner ce vieux clou.
- J'ai hâte d'en parler à mes copines.
- Ferme-la et aide-moi !
- J'aime que tu me tutoies. Tu t'irrites facilement ! Je pensais que les Esquimaux...
- Pense plutôt à enlever cette merde de souliers. »

Elle jette les souliers dans le précipice et « Voilà », me dit-elle en rigolant. Elle est barge.

« Quand je leur dirai que tu m'as sauvée, mais que tu n'as pas pu rattraper mes chaussures...

- Ferme-la et aide-moi... Pitsasivuuq...
- Pits... quoi ?
- Merde, aide-moi. »

Elle essaie, mais son aide est une entrave. Je lui dis de s'asseoir et de me laisser faire. Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter : « T'es plus gourde qu'un phoque.

- Ça va, ça va... j'ai compris. »

Elle s'assoit le menton sur les genoux. Non contente d'être bronzée comme une Marocaine, elle laisse glisser sa jupe pour que les yeux de l'Esquimau voient le soleil caresser la culotte blanche.

En avant, en arrière... en avant en arrière... À chaque en avant, la culotte attire mon regard... en avant ... en avant. Fatigué et satisfait de l'opération que je doutais de réussir, je laisse mes yeux lui dire « Je vais te donner autre chose à raconter à tes copines ». Elle a compris, car ses yeux me lancent un regard de connivence finaude, que je n'attendais pas de cette fille qui n'a pas l'air d'avoir inventé le fil à couper la graisse.

« Voilà, c'est fait, tu peux te lever, je lui dis en m'essuyant les mains sur l'herbe.

— On s'en va ?

— On s'en va, mais avant on va s'entre-aider. »

Je lui prends une main et avec une violente secousse je la tire vers moi. Elle se colle, ferme les yeux et abandonne la tête en arrière. Je lui embrasse brutalement le cou. « J'aime ça, j'aime la brutalité des Esquimaux », me dit-elle avec un filet de voix. Tu m'emmerdes avec tes Esquimaux ! Tu vas voir la brutalité des Esquimaux petite chienne lyonnaise. Je lui soulève le T-shirt et lui tors les mamelons. Frénétique, elle m'aide à libérer l'instrument qu'elle porte dans l'atelier. Elle s'accroche à mon cou, pose les pieds sur le siège et elle soulève et baisse ses fesses avec un rythme toujours plus rapide, sans que le machin ne sorte.

« Attends, qu'elle me dit, tu vas me prendre par derrière, mais fais attention de ne pas salir ma jupe. » Elle s'enlève la culotte et se cambre. « Vas-y. » J'y vais et je viens. Mon machin s'affaisse. « Tu as joui ?

— Oui

— Contraception ?

— Non, comme dit mon copain, j'ai des problèmes, je ne tombe pas enceinte.

— Oui... mais, si cette fois...

— J'aurais un petit esquimau. »

Et elle rit. Elle a l'air heureuse et chantonne sur un air de Brassens : « Un esquimau conçu à Pitcairn et pondu à Lyon, génial. » Elle est barge. « Je ne sais pas si c'est génial, mais je suis sûr que ton copain ne sera pas ravi » Et toujours en chantonnant, elle répond : « Qu'il aille se faire foutre, se faire foutre devant la belle bourse, la belle bourse de son Bordeaux. » Folle, vous dis-je.

La tension accumulée avec Josiane s'est envolée comme par enchantement...

Je l'accompagne à l'entrée du chemin de la pizzeria. Avant de s'en aller, elle me demande de lui redire ce que j'avais crié après m'être arrêté au bord du précipice. « C'est un peu vulgaire.

— Ça, je l'avais compris !

— Pitsasivuuq iminngatuq nuliarniq qilalugaq, je lui répète.

- C'est beau, écris-le sur ce carnet avec ton adresse mail. Qu'est-ce que ça veut dire.
- Baise la vulve dentée de la baleine.
- C'est beau ! Poétique !
- Ciao.
- Ciao. »

Elle s'en va vers le restaurant en sautillant sur la pointe des pieds. Elle n'a pas la peau dure des vahinés de Gauguin ! Avant de disparaître derrière la palissade, elle se tourne, lève sa jupe en pointant son gazon et crie : « J'ai oublié ! Oublié ! Merci ». Sur le chemin de retour je récupère la culotte pour les porter au Trempet.

Le voyage de retour n'est qu'une suite de lectures, de rêves, d'alcool, avec quelques mots de temps à autre.

Tahiti

Josiane accompagnée par le chauffeur de l'hôtel m'attend à l'aéroport. Poignée de main. Sourire. Elle a l'air très contente de me voir. Elle porte une longue tunique tahitienne. Ça lui va très bien. Je ne le lui dis pas.

Dîner, toujours à la même table. Je lui parle de mes impressions de Pitcairn, elle me parle de sa semaine. Plus pour la confirmer dans l'idée qu'elle s'est faite de moi que poussé par le désir, je lui propose de coucher ensemble, dans ma chambre.

« Je préfère ne pas », me dit-elle avec une expression espiègle.

Elle m'accompagne à l'aéroport, j'avance ma main qu'elle ne serre pas. Elle sourit, et, tout à coup, comme si elle avait reçu un coup de fouet, elle me fourre la langue en bouche. Un long baiser. Ventre contre ventre pour qu'elle sente le machin. Je suis désespérant comme dit souvent Hannah.

« J'espère que nous nous reverrons à votre retour du Trempet.

- Moi aussi. Vous pourriez venir y passer quelques jours.
- Pourquoi pas. D'ici là on peut toujours s'envoyer des courriels, comme on avait dit. »

Milan

Le retour a été très long. Tellement long que j'ai presque regretté le confort de l'université Laval.

C'est mon premier voyage en Italie et en traversant Milan je n'ai rien vu d'intéressant. Par contre j'ai trouvé la gare centrale magnifique : quelque chose entre un palais du XIXe siècle et une aéroport.

J'appelle Fiorenzo pour lui dire que je suis arrivé. Il n'a pas l'air étonné, content non plus. Il m'explique quel train prendre et à quelle gare descendre. Quand je descends du train il est 16 heures et il m'attend avec Léa.

Je n'ai pas très envie de parler, pas envie de visiter le village, j'ai hâte de voir ce monstre perdu dans les montagnes. Avant la tombée de la nuit nous voilà arrivés.